



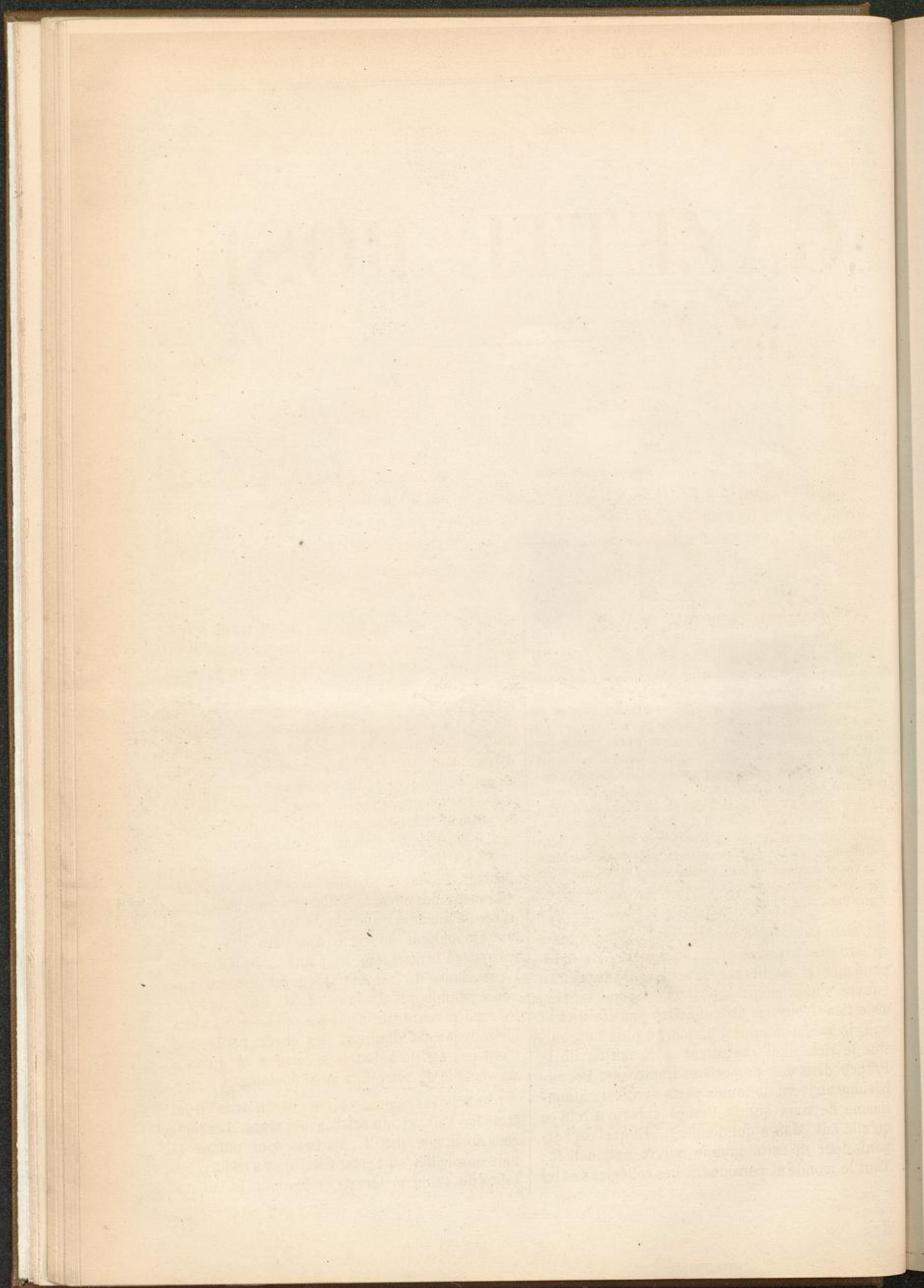
**La Gazette rose**

Coillettes de Soiree.

16 Fevrier 1872.

Etoffes et Dentelles des M<sup>mes</sup> du Louvre. - Robes de Soiree de M<sup>lle</sup> Bataillon. - Buff Louis XV de M<sup>lle</sup> de Bougax. - Rubans et Passanterie de la Glaucuse. - Mouchoirs de Chapron. - Eventails Duvalletoy. - Pyjamas Alsace Lorraine de Marc-Gueylon. - Ceinture rigide des M<sup>mes</sup> de Vertus saurs. - Japon Biduocou. - Souliers de l'Union des Indes. - Chaussures de la M<sup>me</sup> Fouvenot. - Machines à coudre de famille la Silencieuse. - Parfums et Savons de toilette de la M<sup>me</sup> Violet.

3. rue Rossini.



LA

# GAZETTE ROSE

## SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURS DE TRAVAUX A L'AIGUILLE, sous la direction de Mlle Braconnier-Delaune. — MACHINE A COUDRE : LA SILENCIEUSE. — LITTÉRATURE : LA SERVANTE (suite), par Mme Caroline Gravière. — VARIÉTÉS : CAUSERIE FÉMININE, par Mme la baronne \*\*\*. — MOSAIQUES ROSES.

### COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — L'élan patriotique est donné. — La Rançon de la France. — Ce que les enfants n'oublient pas. — Un nouveau St-Vincent-de-Paul. — Premier numéro de la *Fantaisie-Parisienne*. — La Crèche de la Presse, par Mme Parmentier. — Les Enfants pendant la guerre, par M. le conseiller Jousselin. — Une préface illustrée par Bertall. — La déclaration de guerre. — Guignol et Polichinelle. — La morale de Guignol. — Parlons de Paris. — Le calme apparent. — Préparatifs en l'honneur du printemps. — Le ciel de Naples. — Une floraison de lilas blancs. — Les roses de Nice. — La Mardi-Gras chez M. Arsène Houssaye. — Les réceptions du duc d'Aumale. — Mme la comtesse Dash. — Grand dîner scientifique chez M. et — Mme Rattazzi à Rome. — Opinion d'Alphonse Karr sur Paris et la France.

L'élan patriotique est donné. La France toute entière s'est réveillée pour reconquérir son indépendance et se libérer envers l'Allemagne. Le pauvre s'impose des privations, lui qui ne possède rien. L'ouvrier abandonne sa journée de travail, le soldat sa solde d'un jour; à plus forte raison le riche doit contribuer à la rançon de la France dans des proportions immenses. Les adhésions arrivent de toutes parts avec cet enthousiasme fiévreux que la France apporte à tout ce qu'elle fait. Mais à qui donner?... Et quel est l'organisateur de cette grande œuvre nationale?... Tout le monde et personne... Les collégiens et les

petits pensionnaires ne sont pas restés en arrière. Loin de là!...

Les collégiens seront des hommes un jour, et les petites pensionnaires des mères de famille. L'amour de la patrie passionne déjà tous ces jeunes enfants et le sentiment de l'honneur vibre puissamment en eux. Les enfants!... Y a-t-il des enfants aujourd'hui, par ces temps de calamités, de misères et de désastres? Ceux qui ont passé par les privations du siège de Paris et qui ont assisté aux horreurs de la Commune, ne peuvent plus être des enfants. Ils ont prié Dieu pour leur père qui se battait, pour la France qui succombait. Ils ont entendu le bruit du canon, le déchirement des obus, le sifflement des balles; ils ont vu l'incendie s'allumer de toutes parts; et ils ont été obligés de vivre dans des caves pour échapper à la mort. Pauvres petits!... Ils ont perdu l'insouciance de leur âge. Il leur est resté un souvenir pénible qui allanguit parfois leur sourire et les rend rêveurs. Ils n'ont pas oublié et ils n'oublieront jamais. Heureux les chers petits qui n'ont pas assisté à de tels spectacles et qu'on a sauvé de souvenirs aussi douloureux!

L'enfant est comme l'oiseau et la fleur: il lui faut de l'air et du soleil pour vivre. Les crèches instituées par M. Marbeau sont autant de nids ensoleillés où l'enfant sourit et s'endort, entouré de soins maternels et dévoués. Et la Com-

mune n'a pas respecté les crèches qui abritent les enfants des pauvres ouvrières qui sont obligées de gagner leur vie et de travailler hors du logis. La fureur populaire est aveugle à ce point qu'elle s'en prend à elle-même quand elle est déchaînée. M. Marbeau a donc beaucoup à faire pour réorganiser toutes les crèches et pour les faire prospérer. Comme un nouveau St-Vincent-de-Paule, cet excellent homme ne se rebute jamais. Il organise des quêtes, des sermons de charité, des concerts, des loteries. Son amour de l'humanité lui fait surmonter tous les obstacles. M. Marbeau est convaincu que c'est la génération en herbe, les tout petits enfants qu'il aime et qu'il abrite, qui sont appelés à venger la France et à la rendre la première nation du monde. Que faut-il pour cela?... dit M. Marbeau : Faire des hommes et des chrétiens!... C'est en élevant bien les enfants et en leur inspirant le respect du devoir et de la religion, qu'ils deviennent de bons ouvriers, de bons soldats et de bons patriotes. M. Marbeau ne s'arrête pas à l'institution de la crèche, quelque parfaite qu'elle soit. Il voit plus loin dans l'avenir. Il s'occupe de fonder un *Orphelinat* qui prendra l'enfant au berceau et qui, graduellement, l'amènera à devenir un travailleur. S'il y avait des milliers d'hommes en France comme M. Marbeau, se dévouant au bonheur des petits et des grands, il n'y aurait pas tant d'esprits égarés et corrompus par le socialisme et le matérialisme.

Et tandis que nous parlons des crèches, il nous arrive le premier numéro de la *Fantaisie-Parisienne*, qui se décide à redevenir *santaisiste* après tant de jours d'orage et de tourmente. La *Fantaisie-Parisienne* entrevoit un coin de ciel bleu dans l'horizon, elle en profite. Son premier numéro est un succès. Il contient une pieuse et touchante illustration, la *Crèche de la Presse*, due aux crayons si fins et si touchants de Mme Parmentier, qui a hérité d'Abey et de Mme de Mirbel pour la miniature. Mme Parmentier est une grande artiste, et, ce qui le prouve, c'est le croquis de la *Crèche de la Presse*. Les yeux de M. Marbeau vont se remplir de douces larmes. Voilà ses petits enfants; il les reconnaît tous. Monsieur bébé, dans son berceau, délecte tout seul son biberon, comme un petit homme, tandis que les autres bébés, sous l'œil vigilant d'une surveillante, se livrent aux plaisirs de la récréation. Toutes ces différentes physionomies enfantines respirent la gaieté et la santé. Hamon ne ferait certes pas mieux, parce Hamon n'est pas Mme Maria Parmentier.

C'est donc la génération future qui préoccupe tous les hommes de cœur, d'ordre et d'esprit. M. Marbeau n'est pas le seul à s'occuper des petits

enfants, et voici M. *Henri Jousselin*, conseiller à la Cour d'appel de Paris, qui vient de faire paraître un livre à la *Librairie Hachette*, intitulé : *les Enfants pendant la guerre*. Toutes les illustrations sont signées de Bertall, un nom sympathique et connu entre tous; Bertall, qui vient d'obtenir un très grand succès avec la *Revue comique* et qui a fait la réputation et la fortune de tous les journaux illustrés auxquels il a collaboré. C'est donc un beau et artistique livre, qu'on eût offert à un petit garçon ou à une petite amie pour ses étrennes, s'il eût été édité à temps, mais qu'on lui offrira bien certainement pour ses œufs de Pâques ou pour le récompenser d'une bonne action. La préface de ce livre est adorable. Un petit garçon a laissé tomber sa balle pour parler aux lecteurs et aux lectrices qui vont l'écouter, et il leur dit :

Lecteurs de tout rang, de tout âge,  
Qui prenez ce livre, je gage,  
Vous voudrez savoir pourquoi  
Les petits enfants comme moi  
Y parlent en vers... Je suppose  
Que vous aimeriez mieux la prose.  
Eh bien ! j'en suis fâché pour vous,  
Car les vers sont beaucoup plus doux  
Et mieux faits pour toucher les âmes,  
N'est-ce pas vrai, madame ?  
Dans mes fables les animaux  
Se font, pour sembler nos égaux,  
Les humbles sujets de la rime.  
Ainsi rimer n'est pas un crime.  
Pour mon père, il n'écrit jamais  
Sans rime et raisons ses billets.  
Direz-vous que c'est un langage  
Qui n'est pas commun à mon âge?...  
C'est vrai; mais à tort, à travers,  
On parle en prose en petit vers.  
J'aime à parler, moi, petit homme,  
C'est plus gentil, et voici comme,  
Messieurs et mesdames, je veux  
Employer la langue des Dieux !...

Les enfants pendant la guerre vont donc parler en vers, écoutons-les.

Voici la déclaration de guerre précédée d'une illustration de Bertall.

Prenez garde à vous, monsieur a trois ans, entendez-vous bien... Il a un chapeau en papier, un sabre de bois, et il est général (sans aucune allusion, je vous jure), et il commande à trois autres petits bébés en blouse et en tablier. Sont-ce des guerriers ou des guerrières?... C'est à cet âge-là que l'égalité et la fraternité sont acceptables, car petits garçons et petites filles ne sont que des enfants.

Ecoutez donc le général en chef :

Père, est-ce vrai?... tous à la ronde,  
Femmes, enfants, moi, tout le monde  
Part pour la guerre ?

— On ne peut pas  
Prendre au collège des soldats.

— Mais les femmes du moins sont bonnes  
A se battre, les Amazones,  
Dans mon histoire, en ont souvent  
Donné la preuve.

— Mon enfant,  
L'homme combat, la femme prie,  
Et nous en avons grand besoin.  
Qui donc, lorsque nous sommes loin,  
Dirait: Veillez sur la Patrie,  
Dieu puissant, et ramenez-nous  
Vainqueurs nos frères, nos époux?

— Ah! c'est égal, mon petit père,  
Avec les femmes, les enfants,  
Il me semble qu'on pourrait faire  
Au moins deux ou trois régiments!...

Pendant la guerre les enfants n'avaient pas oublié Guignol qui avait abandonné les Champs-Elysées pour guerroyer à son tour peut-être, qu'en sait-on? Et voici les réflexions profondes qu'un petit garçon de sept ans fait à propos de *Guignolle et Polichinelle*:

Dans son théâtre, assurément,  
Monsieur Guignol est amusant.  
Mais pourquoi donc, mon petit père,  
Bat-on toujours le commissaire?...  
Il n'a pourtant pas mérité,  
Je crois, d'être ainsi maltraité.  
Le pire est que Polichinelle,  
Quand le commissaire l'appelle,  
Loin de venir à son secours,  
Contre lui se tourne toujours;  
Et c'est désolant de voir comme  
Tous deux arrangent le pauvre homme,  
Puisqu'il est déjà sur le sol,  
Renversé par monsieur Guignol,  
Quand Polichinelle s'avance,  
Il devrait prendre sa défense.

— Hélas! c'est vrai, mon cher enfant,  
Mais dans ce monde rarement  
Le faible a l'appui qu'il demande.  
Si vous voulez qu'on vous défende,  
Comme le faible a souvent tort,  
Ayez soin d'être le plus fort.

Ma morale est triste à connaître,  
Mais sans vouloir politiquer,  
Je sais des gens, des rois peut-être,  
Qui dans leur intérêt osent la pratiquer.  
Qu'aurait-on fait au sud de l'Allemagne,  
En Autriche, en Hanovre, et dans bien d'autres lieux,  
Nous eut-on laissés seuls finir cette campagne,  
Si nous avions vaincu dans un combat ou deux?

Combien cet apologue de Guignol et de Polichinelle est vrai, et combien de fois nous sommes demandé pourquoi certains journaux radicaux étaient supprimés quand Guignol était toléré. Mais Guignol est tout audacieusement un communéux, sans foi ni loi, qui démé-

nage sans payer, qui bat non-seulement son propriétaire, mais qui assomme son père et sa mère, qui pend les juges et jette à l'eau les gendarmes. Guignole ne respecte rien. C'est un radical de la pire espèce. Et c'est lui qui est chargé d'amuser et d'instruire les petits enfants, les domestiques et les soldats!

Quand les petits enfants quittent Guignol et rentrent chez leurs parents, ils s'arment d'un bâton et tapent sur tout. Les domestiques n'ont plus le respect de leurs maîtres et les soldats voudraient bien s'affranchir de la consigne. Les mauvaises semences germent plus vite que les bonnes. Si j'étais ministre de l'instruction publique, je me préoccuperais très sérieusement de Guignol et autres Guignolets et je voudrais que ces petits théâtres, qui accaparent la foule enfantine, donnassent des tableaux récréatifs où la morale et la vertu l'emporteraient sur le vice. Les enfants s'amuseraient tout autant et les bonnes d'enfants et les soldats riraient un peu moins.

Parlons de Paris qui, très sérieusement, commence à sortir de sa torpeur. Il y a de vraies toilettes à l'Opéra et des équipages au bois de Boulogne. On ose se montrer et dire: me voilà!.... On jouit de ce calme apparent qui peut de nouveau éclater comme le Vésuve. La mode fait de grands préparatifs d'élégance pour recevoir le Printemps. Se réaliseront-ils?... La princesse Jablonowska, qui est à Naples, nous écrit que le printemps y est déjà arrivé et qu'on y respire un air délicieux. « Mes fenêtres, nous dit-elle, plongent en pleine mer, car l'Hôtel de Rome, où je suis descendue, est tout à fait dans l'eau comme un palais de Venise. A ma droite, le Vésuve jette sa fumée blanche et épaisse qui tourbillonne vers le ciel et disparaît dans les nuages, tandis que des milliers de villas sont groupées au pied de cette montagne et composent un paysage grandiose et pittoresque tout à la fois. A ma gauche, des horizons plus accidentés les uns que les autres, et devant moi, la mer dans toute son immensité: c'est saisissant. » Nous pourrions dire aussi que le printemps est à Paris aussi bien qu'à Naples et à Nice, devant la floraison luxuriante de lilas blancs, qu'on a cueillis tout exprès pour nous dans les serres de *M. Dupuis, horticulteur, 154, rue de Vaugirard*. Ce lilas blanc est même bien plus délicat et bien plus joli qu'en pleine saison, et il embaume le lilas comme si le soleil l'avait fait fleurir. On peut donc, en se promenant, aller faire une cueillette de lilas blanc chez *M. Dupuis*. Maintenant que de grandes voies sont tracées et que de vastes boulevards sillonnent Paris en tout sens, l'accès de la rue de Vaugirard est très facile aux

équipages les plus luxueux. En même temps que ce bouquet de lilas blanc épanoui dans les serres de M. Dupuis, nous recevions de Nice une boîte de roses thé, arrivant par la poste, comme un amiable souvenir de *Mme Duluc*, successeur du jardinier Alphonse Khar, à Nice (Alpes-Maritimes). Les fleurs paraissent d'autant plus charmantes alors qu'elles sont plus rares et plus désirées. On danse à Nice et on se propose de danser à huis-clos à Paris pour le mardi gras. On prétend même que M. Arsène Houssaye va rouvrir les salons artistiques et somptueux de son hôtel de l'avenue Friedland, ce même mardi gras, et qu'il va continuer ses grandes réceptions fantaisistes d'autrefois, interrompues depuis la guerre. Est-ce vrai?..

Les réceptions du duc d'Aumale continuent à être très brillantes et très suivies. Il y avait au dîner, outre les princes de la famille d'Orléans, le duc et la duchesse de la Trémouille, MM. Tanne-guy, Duchatel, l'amiral et Mme Fourrichon, les généraux de Rochebouët, Davoust, d'Anerstaedt. Pellé, le comte et la comtesse de Franqueville.

Le soir, plus de deux cents personnes se pressaient dans les salons de l'hôtel du faubourg Saint-Honoré. Nous citerons : M. et Mme de Rostchild, le ministre des Etats-Unis, le ministre de Belgique, les généraux Lebreton, de Beaufort-d'Hautpoul, Dumas, d'Hugues, Julien ; le contre-amiral Conpoint-des-Bois ; M. et Mme Arthur Mallet, M. Poujade, M. et Mme Eugène Dupin, M. et Mme de Loménie, le vicomte de Lanjuinais et beaucoup de députés.

Les bals et les concerts de charité vont se produire pendant le carême, au profit de la rançon de la France. En attendant, la vie se passe au théâtre. Madame la comtesse Dash, dont l'esprit fin et charmant ne vieillit pas, parce que les gens bien élevés restent toujours les mêmes, a bien voulu se charger des comptes-rendus de toutes les premières représentations lyriques et dramatiques, qui vont se succéder, en faveur de la *Gazette rose*. C'est une bonne nouvelle pour toutes nos lectrices. La comtesse Dash est une de ces physionomies sympathiques qu'on aime, plus on la connaît et plus on l'apprécie.

Il nous revient de Rome, par une de nos correspondances intimes, que M. et Mme Rattazzi ont ouvert leurs magnifiques salons du palais Santa-Cruce, samedi dernier, en l'honneur d'un dîner scientifique et littéraire qui a été un événement culinaire, tant le dîner était exquis. Le baron Brisse ne l'avait pourtant pas disposé ni décrété. Mais il y a des traditions françaises à Rome. Ce dîner était offert aux membres de la

conférence télégraphique internationale qui vient de clore ses importants travaux. Presque tous les délégués des diverses puissances étaient restés à Rome pour assister à ce banquet. Aussi tous les idiomes s'entendaient-ils, ce soir-là, chez l'ex-président du conseil des ministres du roi d'Italie.

M. Rattazzi, par une aimable attention envers ses hôtes, portait les plaques des grands cordons d'Autriche, d'Espagne, de Portugal et de Belgique.

Il nous est impossible de citer tous les noms des membres du congrès. Mentionnons entre autres M. le conseiller Brunner (Autriche); le prince Ghicka; le célèbre Cyrus Field; les colonels Bethmanes, Champau et Robinson; sir James Carnischäel, Rellan-Cambre, Izzet Effendi, Caschonod, Nielsson, le Aranjó Salachas, Jules Despeches, etc., etc.

Parmi les illustrations italiennes, on remarquait : l'historien Conli, le professeur Valery, le poète Piali; on regardait aussi avec une certaine curiosité un sénateur, ex-ministre de l'Empire, M. Lefebvre-Durufflé, assis à côté du banquier Baldini.

Différents discours et toasts ont été prononcés à ce dîner : un par M. le conseiller Brunner le Naterville en français, un second par M. Field en anglais, et un troisième par M. Rattazzi en italien.

Cette fête scientifique, dont les honneurs ont été faits avec une grâce parfaite par M. et Mme Rattazzi, réunissait aussi quelques charmantes femmes qui avaient accompagné leurs maris, et ne s'est terminée qu'à une heure assez avancée de la soirée.

Ce qui prouve que Paris va renaître de ses cendres, c'est qu'on vote en ce moment la réédification des Tuileries et de l'Hôtel de Ville. Le ministère des finances viendra ensuite. Le théâtre de la Porte-Saint-Martin et le Théâtre-Lyrique jettent déjà leurs échafaudages, et les maisons faisant l'angle du faubourg Saint-Honoré et de la rue Royale sont en pleine voie de construction.

A propos de Paris voici ce qu'Alphonse Karr dit dans une de ses dernières guêpes :

« Les puissances européennes, qui ont assisté avec indifférence, et quelques-unes avec une secrète joie à nos désastres, commencent à voir qu'elles ont perdu quelque chose.

» Pour ne parler que de Paris, qui appartenait peut-être plus qu'il ne faudrait au monde entier, Paris manque aujourd'hui aux Russes, aux Anglais, aux Américains et même aux Allemands.

» C'est en vain que l'Europe, que le monde voudraient se désintéresser des destinées de la France.

» La France joue un rôle, nécessaire, dans lequel aucune autre nation ne peut la doubler ni la suppléer. La France est le grand essayeur et le grand échanson des idées.

» On se représente l'Europe sans la Prusse, sans l'Angleterre, sans l'Italie, sans l'Autriche, sans la Russie; on ne se représente pas l'Europe sans la France. Ce serait une maison dont les vitres ternies ne laisseraient plus entrer le joyeux soleil du matin. Ce serait une maison dont les enfants seraient morts et auraient emporté avec eux la jeunesse, la gaieté, le bruit, l'espérance.

» Les Prussiens n'ont pas même pensé à détruire Paris. Quelque guerre sauvage qui eût lieu, Paris serait comme le roi des échecs, on le fait mate, on ne le prend pas.

» J'en excepte les sauvages de la Commune qui ont essayé de le brûler.»

Telle est l'opinion de M. Alphonse Karr sur Paris et la France. Et le célèbre auteur des *Guêpes* est le bon sens et la logique même.

VICOMTESSE DE RENNEVILLE,

### LES MODES DU JOUR

Les *Magasins du Louvre* ont été envahis toute cette première quinzaine de février, non pas en l'honneur des nouveautés printanières, mais pour une *grande exposition* spéciale de toutes les marchandises mouillées et défraîchies par l'incendie du 5 décembre, consistant en toiles blanches et écrus, en linge damassé, en linge confectionné, en mouchoirs, en trousseaux et layettes, en rideaux brodés, brochés et guipure, calicots et cretonnes, bonneterie, cretonnes pour ameublements.

Il y avait, et il y a encore des avantages immenses dont toutes les femmes intelligentes et prévoyantes ont profité.

Entre autres :

Des draps sans couture, avec ourlets à jour, en toile pur fil, largeur de 2 m. 40 et longueur de 3 m. 50, à 19 fr. le drap. D'autres draps sans couture, avec ourlets à jour, toile pur fil, en largeur de 2 m. 40 et en longueur de 3 m. 50, à 22 fr. le drap. Et comme bon marché exceptionnel, des draps pour grands lits, toile demi blanche, coutures à la main, en longueur de 3 m. 25 et en largeur de 2 m., à 10 fr. 50 le drap.

Les toiles blanches pour drap, vendues au mètre, sont cotées : 1 fr. 90, 2 fr. 05 et 3 fr. 90.

Les toiles blanches, pour chemises pur fil, très belles lisières, largeur 80 c., 1 fr. 30.

Des toiles fines de Hollande, pour chemises, va-

leur de 4 fr., 85 cent. de largeur, réduites à 2 fr. 75 c.

Le linge de table comprend des services damassés pur fil, pour six couverts, avec six serviettes et une grande nappe, à 16 fr. 50 le service.

Des services damassés pur fil, pour 12 couverts et 12 serviettes, avec grande nappe encadrée, à 29 fr.

Le linge de maison, des taies d'oreiller cousues à la main, toutes faites, à 3 fr. 50.

Des taies d'oreiller, batiste pur fil, garnies de dentelles belge, à 5 fr. 90.

Des taies d'oreiller, toile Cambrai pur fil, bandes applications à jour, la taie. 6 fr. 50.

Le même genre, en toile plus fine, à 7 fr. 50.

Et des taies d'oreiller en toile de Cambrai, à jour, avec larges ourlets à jour, à 6 fr. 25.

Le linge d'office : des torchons ourlés à la main, en toile janne, pur fil de lin, à 35 et 75 c. le torchon.

Des serviettes d'Alençon, toile écrue pur fil, à 35 et 45 c. la serviette.

Le comptoir de blanc de coton : du madapolam extra-fin, à 58 c., et du madapolam extra-fort, en largeur d'un mètre dix cent., à 1 fr. 05 le mètre.

Des soldes de percale blanche par 20 mètres, largeur de 80 cent., se vendent 10 fr. 50 la pièce, ou 13 fr. 50 et 15 fr. 50.

Les mouchoirs à vignettes, de couleur chiffrés, débutent à partir de 35 et de 45 c. C'est à ne pas y croire.

Les mouchoirs en toile blanche pur fil, sont cotés à 80 et 95 c. le mouchoir.

Et les mouchoirs pur fil, batiste très fine, avec ourlets à jour et chiffres brodés, à 1 fr. 15 et 1 fr. 25 le mouchoir.

Au comptoir spécial des trousseaux, il y a des occasions non moins extraordinaires.

Des chemises de jour, en toile d'Armentières, cousues à la main, avec poignets et manches piqués, à 5 fr. 90 la chemise.

Des chemises de jour, en toile Cambrai, à coulisses, festons et pois brodés, à 9 fr.

Des chemises en toile fine, à coulisses, festons et broderie riches, à 13 fr. 50 et 18 fr. 50.

Et des chemises avec plastron de broderie, forme carrée, garnie de valenciennes, à 26 et 29 fr. 50.

Les chemises de nuit en madapolam débutent à partir de 5 fr. 25 et de 6 fr. 75 c., avec cols et poignets piqués, et avec poignets festonnés, à 9 fr. 75.

En percale, avec col et poignets garnis d'une bande brodée très fine, 10 fr. 50, et avec entredeux

brodés et plis, collerette, jabot et manches garnies de Valenciennes, 21 fr.

Il nous est impossible de tout énumérer, de tout décrire.

Au comptoir des cretonnes et étoffes pour ameublement, on trouve des cretonnes cachemire grand teint, largeur 80 c., à 1 fr. 40, et des cretonnes enluminées, copie des vieilles toiles de Jouy, à 1 fr. 75, 2 fr. 25 et 2 fr. 45 le mètre.

Dans notre prochain courrier du 16 mars, nous vous donnerons la nomenclature des actualités printanières des *Magasins du Louvre* qui auront fait leur apparition à cette époque, et qui accapareront également la foule féminine, comme tout programme lancé par le Louvre.

Il suffit à cette première maison de nouveautés, qui n'a plus de rivale aujourd'hui, d'ouvrir ses galeries et ses magasins, pour qu'ils soient immédiatement encombrés de visiteurs et d'acheteurs.

La mode fait relâche pour préparer tous ses costumes de printemps. On se préoccupe en ce moment des toilettes de soieries printanières. Les salons s'entr'ouvrent à demi. Dans quelques uns on danse franchement; dans certains autres, on fait de la musique et de la littérature. Il faut donc des toilettes du soir, car il est impossible de se présenter dans le monde avec des toilettes d'il y a deux ans. Comment s'habille-t-on?... En robes décolletées, en robes Louis XV, ouvertes carrément, et en robes ouvertes en châle jusqu'à la ceinture. Les robes décolletées reprennent faveur. Les jolies épaules n'y tenaient plus d'être toujours enfermées dans un corsage et de ne plus se montrer. Les toilettes printanières sont d'autant plus charmantes, qu'elles sont fleuries de lilas, de primevère, de muguet, d'acacia, de glycine, de tulipes et d'aubépine. Il est si facile de s'entendre avec *Mlle Marie Bataillon* et de composer des toilettes élégantes et peu coûteuses, soit en tarlatane, soit en taffetas. Citons plusieurs toilettes que nos lectrices apprécieront à leur juste valeur fantaisiste.

\*\*\*

Une robe en tarlatane blanche, demi-longueur, avec première jupe poudrée de vingt petits volants légèrement froncés et découpés, faisant neige sur transparent de taffetas blanc ou de foulard blanc.

La seconde jupe faisant paniers encadrés des mêmes volants découpés, se relève sur les côtés par une guirlande de primevères roses, décrivant tablier devant, et touffes de primevères sur les branches, attachées avec des flots de ruban rose et de ruban blanc. C'est très frais et tant soi peu Watteau. Le corsage décolleté est bordé de deux petits volants découpés et d'une guirlande de pri-

mevères tombant en collier sur le corsage et s'attachant du côté gauche sur l'épaule, en touffes de fleurs, avec flots de ruban rose et blanc.

\*\*\*

Une robe en taffetas glacé feuille de rose, avec première jupe demi-traine ornée de cinq volants de taffetas rose, bordés d'un plissé de tarlatane blanche. Tunique panier, gonflée sur les côtés et par derrière en taffetas rose, garnie de même plissé de tarlatane, relevée avec de longues grappes de glycine rose. Corsage ouvert en cœur jusqu'à la ceinture, avec plissé de tarlatane et branche de glycine servant de tête à la tarlatane. Manches de taffetas rose s'arrêtant au coude, avec jabot de taffetas et de tarlatane. Bracelet de glycine rose et nœud rose sur le jabot.

\*\*\*

Une toilette Louis XV, en faille maïs et faille blanche. La jupe Louis XV, à longue traîne en faille maïs, est garnie d'un très haut volant maïs découpé, avec tête pareille découpée. Elle s'ouvre sur un tablier de faille blanche, ornée de point d'alençon et de nœuds de ruban faille. Les côtés de cette jupe Louis XV sont également bordés d'un volant découpé et d'un splendide point d'Alençon, faisant volant sur le bas de la jupe.

Le corsage Louis XV est montant derrière et ouvert carrément sur un plastron de faille blanche garni du point d'Alençon et de nœuds faille. Le décolleté du corsage est en rapport d'ornementation avec les contours de la jupe de faille. Les manches Louis XV s'arrêtent au coude, avec volant de faille, volant de point d'Alençon et nœud de ruban faille. Pour coiffure pouff de plumes maïs et de plumes blanches attachées avec une agrafe de pierreries de couleur.

\*\*\*

Une toilette de faille mauve avec première jupe demi-traine, ornée de quatre plissés de crêpe de Chine mauve, doublé de soie rose. Cette disposition de garniture est très douce et très fantaisiste. La tunique en crêpe de Chine mauve est également bordée de plissés mauve bordés de roses et relevés avec des branches de glycine mauve et des nœuds de faille rose. Corsage décolleté avec fichu décolleté en crêpe de Chine dans le même style que la tunique.

\*\*\*

Une robe de gaze de Chambéry gris argent, avec dix-huit petits volants festonnés de soie cerise. Corsage tunique se découpant en quatre pointes ondulées de feston cerise. Deux devant et deux derrière se gonflant en pouff à la taille avec ceinture Brésilienne en large ruban de 25 cent.



de largeur, rayé faille et satin cerise. Corsage ouvert en cœur et festonné avec valenciennes dépassant les dents. Manches dans le même style.

\*\*\*

Un costume de ville en cachemire gris lavende avec volants festonnés de soie de même nuance. Tunique princesse dessinant la taille, boutonnée dans toute sa hauteur et festonnée tout autour, se relevant derrière en gros pouff, avec nœud pouff en ruban brésilien bleu de Chine.

\*\*

Un costume de faille noire ; première jupe avec deux volants froncés, et tunique princesse tombant droite devant, garni d'un volant de chantilly et d'un agrément de passementerie.

Mlle Marie Bataillon se prépare également à recevoir le chevalier Printemps dans son petit entresol de la *rue Chabannais*, 14. Elle crée des modèles nouveaux qui donneront une idée de la haute fantaisie qui va gouverner la mode.

Est-ce parce que les toilettes ont été obligées longtemps de s'abstenir et de porter le deuil de la France, qu'elles prétendent redevenir plus luxueuses et plus originales que jamais ? L'industrie y gagnera. Le haut commerce parisien souffre encore. Il faut absolument qu'il sorte de sa léthargie. La *Glaneuse* a décrété toutes les nuances les plus claires pour ses rubans printaniers. C'est du Watteau tout pur ; et toutes les nuances que portaient les belles marquises du siècle de Louis XV sont revenues en faveur. C'est bien jeune et bien charmant pour le printemps de la vie. Mais que les femmes en plein automne de beauté y songent : tous ces verts, tous ces roses et tous ces bleus effacés exigent un coloris que l'automne n'a jamais. Les rubans vont donc jouer un rôle important dans nos toilettes, puisque le style Louis XV est à l'ordre des toilettes du jour et du soir. Quelle plus adorable époque la mode pourrait-elle faire revivre que tous ces tabliers de dentelle et de rubans, ces manches à sabot, ces corsages ouverts et ces coquets fichus Louis XV et Louis XVI, en crêpe de Chine frangés, se croisant sur la poitrine et se nouant par derrière en ceinture flottante ?

On avait dit que la ceinture allait s'en aller au vent. Ah, bien oui. La *Glaneuse* s'y oppose et elle a raison. Elle en est à la douzième édition printanière de la *Ceinture Romaine*, et à la première édition de la *Ceinture Brésilienne*, un nouveau ruban édité en l'honneur de l'Impératrice du Brésil, avec rayures de faille et de satin, sans envers, épais comme du cuir, et souple et moelleux comme du velours, en 25 cent. de largeur. Tel est le

ruban brésilien qui aura bien certainement le succès de la ceinture Romaine.

Ce n'est pas de sitôt que la femme élégante renoncera à la ceinture de ruban qui cambre sa taille, qui l'enserme et qui dit toute sa finesse. Les toilettes printanières qui vont se produire exigent, au contraire, beaucoup de rubans et beaucoup de nœuds Watteau.

En attendant les mille actualités charmantes que la *Glaneuse* va moissonner, il faut aller dans ses magasins de la *rue de la Chaussée-d'Antin*, 7, chercher le voile Isabeau, rappelant le Hennin de la reine Isabeau de Bavière et retombant en deux longues écharpes derrière. L'écharpe andalouse et la mantille madrilène, dont les jolies femmes tirent un si ingénieux parti pour se coiffer avec une coquetterie extrême.

Les Espagnoles savent bien ce qu'elles font en s'encadrant le visage dans de la dentelle noire ; elles donnent plus d'éclat à leurs yeux et plus de poésie à leur physionomie.

De même que toute véritable Française est actuellement classée parmi les femmes de cœur en portant les bijoux *Alsace-Lorraine*, édités par Marc-Gueyton, 8, place de la Madeleine. Nous regrettons que la *Gazette Rose* ne soit pas un journal illustré pour vous donner les dessins de tous ces différents bijoux qui se composent de médaillons et de croix en jais noir, ayant au centre les écussons de l'Alsace et de la Lorraine alliés aux armes de France, avec les emblèmes symboliques du lierre et du ne m'oubliez-pas. Des cœurs émaillés, genre fleuri byzantin, avec les écussons de nos deux provinces regrettées, de petites broches rondes et des boutons de manchettes, faisant parure dans un écrin. Des bagues style marquise et des breloques commémoratives. La modicité du prix de ces bijoux patriotiques, qui varie de 20 à 25 francs, les rend très populaires et les propage dans toute la France. Marc-Gueyton a atteint le but qu'il se proposait : il a agi dans cette émission de bijoux *Alsace-Lorraine* en artiste et en Français, et non pas en industriel.

Nous vous offrons, comme coiffure printanière, une actualité de *Mlle de Bongars*, cette jeune modiste qui travaille comme une fée fantaisiste qu'elle est, dans son tout petit nid de la rue d'Antin n° 1. Ne vous attendez pas à trouver des appartements somptueux ni dorés. Loin de là. C'est très simple, mais de bon goût. Qu'importe d'ailleurs à la femme du monde, qui cherche le genre et l'économie et qui trouve l'un et l'autre, avec cette différence qu'avec le prix d'un chapeau elle en a deux.

Cette nouveauté printanière s'appelle *Mantille*

*Milanaise.* Mlle de Bongars la reproduit avec de hauts volants en dentelle de Chantilly que les dames lui apportent. C'est la forme typique de cette coiffure qui en fait tout le cachet. Elle retombe sur les épaules, attachée par un gros nœud de ruban de faille noire, ou de ruban de couleur en n° 30.

Citons encore d'autres coiffures non moins charmantes pour la saison printanière :

\*\*\*

Un chapeau en faille gris perle et rose, destiné à une bien jolie femme, Mme la vicomtesse de V... La calotte est très haute, garnie entièrement d'une série de petits biais, avec torsade de ruban de faille gris, s'attachant en nœud sur le côté, avec pans derrière et retenant un bouquet de plumes grises, attachées avec un nœud rose. La passe est ronde et relevée avec une série des mêmes petits biais gris et un liséré de faille rose. Brides de faille gris perle.

Ce même genre de chapeau se répète en faille noire, avec plume bleue ou plume rose.

\*\*\*

Un chapeau en tulle grenadine noire, style Alsacien, avec passe cabossée tout autour, bordée d'un double biais de velours noir et de faille. La calotte, très haute, est entourée de deux larges biais de faille, dont l'un est liséré rose. Sur le fond de la calotte, cascade de dentelle de Chantilly, où s'épanouit une branche de roses et une plume noire. Par derrière, gros pouff de faille noire faisant chignon, avec pans flottants. Brides de faille.

\*\*\*

Un chapeau princesse avec bord de velours noir, liséré faille noire et verte, avec calotte de faille, torsade de tulle et de dentelle retombant en long voile derrière. Un double tuyauté de dentelle rabat sur la passe. D'un côté, large nœud de faille noire et vert attaché par une agrafe de jais et retenant deux longues plumes vertes tiquetées vert se courbant très haut sur le fond et allant rejoindre, de l'autre côté, un nœud cravate faille et vert. Brides de faille noire.

\*\*\*

Un chapeau rond en faille noire, avec bord incliné sur les yeux et relevé sur les côtés, garni de biais de faille. Autour de la calotte, large ruban de faille se terminant derrière en gros pouff Watteau s'épanouissant en douze larges coques de ruban de faille avec pans flottants. Sur le côté, nœud de faille avec tête de plumes noires et couronne de plumes de couroucou.

On portera beaucoup de chapeaux ronds en faille assortie à la nuance de la toilette. C'est une innovation de Mlle de Bongars.

\*\*\*

La jeune artiste monte également les fleurs et dispose de ravissantes garnitures de toilettes de bal. On peut lui porter les anciennes guirlandes, qu'elle a le talent de métamorphoser en guirlandes nouvelles.

N'oublions pas une coiffure Louis XV, faisant pouff de roses Trianon, avec feuillage bruni et touffe d'herbe blonde mélangé de coques de ruban bleu et retombant derrière en longue cataquois de ruban natté.

\*\*\*

N'est-ce pas que toutes ces différentes coiffures ont un style élégant, ressortant de la banalité ?

Bientôt nous allons vous donner la nomenclature des nouveaux foulards printaniers. L'*Union des Indes* attend ses premiers arrivages dans le mois de mars. Elle a fait fabriquer, exclusivement pour elle, un tissu merveilleux, ayant tout à fait le type indien, qui sera bien certainement le tissu préféré par les femmes élégantes pour la saison de la campagne et des eaux. C'est l'*Union des Indes* qui a lancé le crêpe de Chine et qui en a gardé le monopole.

Le crêpe de Chine va se combiner et s'harmoniser avec le foulard, pour reproduire de très élégantes garnitures de plissés ou bien illustrées de broderie de Chine. La nuance blonde et la nuance marron doré sont en faveur pour le printemps. Déjà les jeunes femmes et les jeunes filles se mettent à l'œuvre pour festonner les volants de leurs costumes, teinte sur teinte. La nuance violette de Parme et la nuance violette des bois vont remplacer le tout noir et composer des toilettes fraîches et nouvelles. Le foulard vert serpent et bleu Adriatique s'annoncent parmi les foulards nouveaux. Nous en avons beaucoup à dire sur les foulards unis et croisés, les foulards pékins, les crépons de l'Inde et les crêpes de Chine. Le printemps n'a pas encore endossé son galant habit vert. Mais les impatientes peuvent aller à l'*Union des Indes*, 1, rue Auber, en face le nouvel Opéra, s'enquérir de l'actualité qui va paraître.

La grande question des jupons préoccupe de plus en plus l'attention féminine. Nous recevons de la province et de l'étranger bien des lettres à cet égard.

— Est-il vrai, me demande une abonnée de Bordeaux, que la crinoline soit entièrement supprimée ? Je suis très grande et très mince, et pour paraître quelque chose, il me faudrait au moins

dix jupons les uns sur les autres. C'est impossible, ce serait trop lourd. N'y a-t-il pas moyen de capituler avec la crinoline, et à qui m'adresser, à Paris, pour avoir la merveille du jupon *invisible et discret*?... Répondez-moi, je vous en conjure, dans votre prochaine causerie des modes du jour. C'est très important. »

Desir d'abonnée est une loi pour la *Gazette Rose*.

Nous dirons donc à notre abonnée inconnue de Bordeaux que la crinoline n'existe plus, mais que le *Jupon Bienvenu* est plus que jamais à l'ordre de la mode et des toilettes du jour et du soir. Avec le *Jupon Bienvenu* et un autre jupon à volants francés, une femme, quelque grande et quelque mince qu'elle soit, est parfaitement juponnée, sans qu'on puisse soupçonner qu'elle porte une jupe ayant des aciers.

— Le jupon Bienvenu a donc des aciers?...

Sans doute; mais tellement souples et si ingénieusement disposés en arrière, qu'on ne les soupçonne même pas. Le devant du jupon est entièrement plat et les quelques ressorts d'acier ne prennent que de chaque côté des hanches. Les ressorts sont dissimulés par des volants de jaconas simplement ourlés ou bordés de dentelle. On remplace le *Jupon Bienvenu* par le *jupon-paniers* qui fait admirablement valoir les toilettes Louis XV et Louis XVI. Ce jupon-paniers est une heureuse innovation de *Mmes Morin et Joiron* qui ont pris la suite des affaires de la *maison Bienvenu* et qui ont transféré le célèbre Jupon Empire Bienvenu, 24, rue du 4 Septembre. Entre les mains intelligentes de ces deux artistes en couture, le *Jupon Biennenu*, loin de périliter, ne peut, au contraire, que s'améliorer.

*Mmes Maurin et Joiron* sont élèves de Mme Roger. C'est tout dire. Elles ont pour elles la distinction parfaite; tous leurs costumes et toutes leurs toilettes sont de bonne compagnie, et, tout en s'affranchissant de la banalité, elles restent dans les limites du comme il faut. On peut, tout en commandant un Jupon Bienvenu et un Jupon-paniers, faire choix d'un costume printanier ou d'une robe de dîner à traîne. Il va sans dire que les robes sont admirablement juponnées puisqu'elles le sont de mains de maître.

La grande question de la crinoline est donc ainsi résolue que le *Jupon Bienvenu* est indispensable dans certaines toilettes et pour certaines tournures.

Quant à la Ceinture Régente, qui a détrôné et remplacé le corset, elle ne varie jamais, parce qu'elle est l'expression de la nature même. Les corsages peuvent être plus ou moins montants ou décolletés, la Ceinture Régente laisse à la poitrine

son éclosion charmante, sans la comprimer. C'est en étudiant la statuaire que *Mmes de Vertus sœurs* ont trouvé cette coupe modelée et naturelle, qui cambre la taille, l'assouplit, l'arrondit et l'amincit sans la comprimer et en se contentant de lui servir de point d'appui. Autrefois le corset était une cuirasse bardée de baleines et d'acier. Plus il y en avait, plus la femme était convaincue qu'elle aurait la finesse de Mme la belette; elle était guindée et raide comme un cuirassier au port d'armes. Voilà pour l'élégance. Quant à la santé, elle dépérissait et s'étiolait sans qu'elle se doutât en aucune manière que son corset était son bourreau. Depuis la Ceinture Régente, les femmes sont fraîches et heureuses; elles respirent, elles vivent!... Et ce qu'il y a de plus merveilleux dans cette Ceinture Régente, c'est qu'elle développe les tailles délicates et qu'elle amincit les tailles un peu fortes. Il suffit d'envoyer à *Mmes de Vertus sœurs*, 27, rue de la Chaussée-d'Antin, les mesures suivantes pour recevoir une Ceinture Régente lrevetée et signée du nom des deux célèbres faiseuses: *Tour de la taille à la ceinture; largeur de la poitrine; tour des hanches; longueur du busc; longueur de la taille sous le bras.*

Les premières effluves printanières se font déjà sentir. On attend; on espère! Si la douce influence du soleil fait renaître la verdure et les fleurs, elle exerce aussi sur l'imagination un effet salutaire. On laisse bien loin de soi les neiges, les frimas et les souvenirs pénibles. Mais, hélas!... ce soleil qu'on désire est le plus perfide de tous les ennemis. Plus le visage est blanc et délicat, plus il se plaît à le liqueter de taches de rousseur et à le défigurer. On serait très jolie, vraiment, et on est laide, sans d'autre coloris que de la rouille. Heureusement que la science et la chimie sont là, pour tout effacer et tout réparer, et qu'avec le Lait Antéphélique de *Candés* on enlève miraculeusement non-seulement les taches de rousseur, mais encore la couperose et tous ces affreux masques qui font le désespoir des jeunes mères. Et ce n'est pas seulement la *Gazette Rose* qui le dit, c'est l'Académie de médecine qui le recommande de toute son autorité compétente. Le Lait Antéphélique sert d'engrais nutritif au tissu dermal qu'il rafraîchit et épure de toute aspirité. La femme coquette, qui veut avoir le teint purpurin et velouté de la jeunesse doit en faire usage tous les jours comme eau de toilette. Son visage s'éclaircit, sa peau devient blanche, lisse et moelleuse, et ses joues sont fraîches, naturellement. Le Lait Antéphélique, aux principes camphrés, se trouve chez *Candés*, 26, boulevard Saint-Denis.

Nous l'avons dit souvent et nous le répétons

encore : « La beauté est une fleur délicate qu'il faut cultiver et soigner si on ne veut pas la voir s'altérer et se flétrir. » La maison Violet est le parfumeur ou plutôt l'horticulteur de la beauté, car elle a mille talismans et mille recettes pour la chevelure, les yeux, la bouche, les dents, les soins de la peau, le teint et l'hygiène. Toute femme, qui reste belle et qui traverse la vie en laissant les années derrière elle, connaît le prix de la beauté. Elle sait qu'une parfumerie extra-fine et naturelle est éminemment conservatrice, et que les fards, quelque inoffensifs qu'ils soient, abiment toujours la peau. Elle préfère la *Rosée des Abeilles*, délicieuse eau de toilette recueillie par la Reine des Abeilles dans le calice des fleurs printanières et qui rafraîchit le teint et le colore, ou bien encore l'Eau royale de Thridace, aux principes de laitue; l'Eau de Beauté et l'Eau de Jouvence sont également des talismans uniques, de même que la *Crème Pompadour* dont la recette authentique, conservée par les héritiers de Marion Foissy, femme de chambre de la marquise de Pompadour, a été cédée à la maison Violet par acte notarié.

Il est aussi une parfumerie essentiellement hygiénique entre toutes, c'est la parfumerie aux violettes d'Italie que beaucoup de femmes charmantes ont adoptée de préférence à toute autre et qui comprend : Le savon et la pommade au baume de violettes d'Italie; les gouttes de violettes pour le mouchoir; l'huile romaine, parfumée aux violettes d'Italie; l'eau de toilette aux violettes d'Italie; le cold-cream à la violette, et des poudres extra-fines pour les sachets, les dentelles, les cachemires et les mouchoirs.

La Crème de Beauté de deux teintes, pour le jour et la lumière, est très appréciée par les jolies femmes qui ne veulent pas employer de fard.

Tous ces produits de la *maison Violet* sont contresignés de la Reine des Abeilles, qui est sa marque de fabrique exclusive, et se trouvent dans les élégants magasins de la rotonde du Grand-Hôtel, boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe, aussi bien que dans la maison de gros et de commission, 317, rue Saint-Denis, à Paris.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

### COURS DE TRAVAUX A L'AIGUILLE

SOUS LA DIRECTION INTELLIGENTE DE M<sup>LE</sup> BRACONNIER  
DELAUNE,  
67, rue des Saints-Pères.

Nous entrons dans le carême sans nous en douter, pour ainsi dire, car le carnaval a été très

sobre de plaisirs et de fêtes, et l'argent qu'on pouvait dépenser en frivolités et en amusements va être consacré au rachat de la France. C'est une grande et belle idée patriotique qui peut se réaliser, si tous les Français le veulent. Les esprits sont donc préoccupés de choses graves et sérieuses, et les ouvrages religieux sont à l'ordre du jour dans les grands châteaux de France et dans les salons où l'on travaille, tout en recevant et en causant.

M<sup>lle</sup> Braconnier-Delaune vient d'éditer plusieurs chasubles entièrement inédites, d'une composition toute biblique et tout artistique à la fois.

L'une est illustrée d'une croix monumentale d'un effet majestueux et que nous ne pouvons décrire, dans la crainte que le dessin ne soit emprunté à M<sup>lle</sup> Braconnier-Delaune sans autorisation préalable.

Le seul détail que nous puissions donner, c'est que cette croix se monte aussi bien en rouge qu'en blanc.

L'autre est enrichie d'une croix Charlemagne disposée en losanges entourés de cordonnet noir et or ressortant sur un premier fond vert-émeraude, avec deuxième fond soie cramoisi et troisième fond blanc. Cette croix Charlemagne peut se monter sur fond rouge, fond blanc et fond vert.

Le genre gothique se fait peu en ce moment; il est remplacé par le genre fleuri.

Citons encore une chasuble avec arabesques d'épis naissants entourés de feuillage. Au milieu de la croix, médaillon rond avec le chiffre de la Sainte Vierge sur fond bleu. Le fond de la croix est blanc. La croix est encadrée d'un galon de tapisserie miroitant en pierreries de toutes couleurs sur fond or.

Une autre chasuble, pour l'Avent, se compose de touffes de fleurs d'aubépine de teintes grisailles avec feuillage de même nuance sur fond violet. Tout autour galon blanc incrusté de petites croix violettes.

Enfin, une autre chasuble également pour l'Avent, est fleurie de jolies grappes de raisin violet et de feuillage vert, avec grosses tiges sur fond jaune or. La monture est en moire violette.

Il y en a bien d'autres de ces étoles pastorales qu'il nous est impossible de détailler dans toutes leurs munificences artistiques. Toutes les grandes dames ont à cœur de réparer les désastres de nos pauvres églises ravagées, en leur offrant des ornements religieux qu'elles travaillent elles-mêmes.

M<sup>lle</sup> Braconnier-Delaune offre un choix tout nouveau de dessins ne ressemblant en rien à tout ce qui s'est fait jusqu'à présent, surtout en

genre moyen-âge écussonné, avec les chiffres de la Vierge Marie et de Notre Seigneur Jésus-Christ mélangés de fleurs de la Passion et d'ornements vitraux.

D'autres sont avec petits médaillons ou avec petites croix en fleurs de lis.

Les *chabards*, sur lesquels on pose le Saint-Sacrement, n'ont pas été oubliés par *Mlle Braconnier-Delaune*.

Parmi les dessins nouveaux, mentionnons :

1° Le chiffre de Jésus apparaissant de face sur un fond rouge, dans un médaillon faisant pierres tout autour, ornementé genre moyen-âge sur fond blanc. Les deux côtés sont dans le même style, sauf le chiffre.

2° Le chiffre de Jésus entouré de petites grappes de raisin et d'épis très mûrs ressortant sur un fond blanc.

3° Un dessin genre gothique, avec médaillon chiffré au milieu, et deux autres médaillons avec croix fleurdelisée.

Voilà pour les travaux religieux, qui sont une des grandes spécialités de la maison de la Sainte-Enfance, que *Mlle Braconnier-Delaune* dirige avec autant de bon goût que d'intelligence.

Elle prépare aussi de ravissants petits ouvrages destinés comme œufs de Pâques, que nous décrirons dans notre prochain courrier, et qui seront une véritable floraison printanière.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

## MACHINES A COUDRE DE FAMILLE

### LA SILENCIEUSE

30, rue Richelieu; et 49, boulevard Magenta

Les différends entre la *vraie Silencieuse*, que la *Gazette rose* patronne exclusivement, et les autres *Silencieuses* qui se produisent de toutes parts, ne sont pas encore résolus; mais le public intelligent a déjà fait justice de toutes les machines à coudre qui ne sont pas signées *Pollack, Schmidt et C<sup>o</sup>*, et, qui, par conséquent, ne sont pas authentiques. C'est qu'il est très facile de se dire *Silencieuse* et de faire beaucoup de bruit sans travail sérieux. La guêpe ne lutine-t-elle pas le miel de l'abeille sans y contribuer? C'est ce qui arrive à la *Silencieuse* de *MM. Pollack, Schmidt et C<sup>o</sup>*. C'est à qui veut profiter de sa réputation et de son succès. On sait que ce nom de *Silencieuse* est un talisman parmi les machines à coudre, et qu'il suffit de l'invoquer pour réussir.

Mais combien de belles travailleuses sont indignement trompées par toutes ces fausses Silen-

cieuses dont le nom est placardé de toutes parts! Elles achètent des machines inférieures, dont le mécanisme n'a aucun rapport avec celui de la *vraie Silencieuse*. Il est donc urgent, dans l'intérêt des Parisiennes comme des provinciales, qu'on retienne que la *Silencieuse* de *MM. Pollack, Schmidt et C<sup>o</sup>*, a quitté son ancienne installation depuis près d'une année, et qu'elle est actuellement 30, rue Richelieu, en face la fontaine Molière. C'est là qu'il faut la demander et aller la trouver.

La *vraie Silencieuse* de *MM. Pollack, Schmidt et C<sup>o</sup>* a cet avantage immense sur toutes les autres machines, qu'elle évite de préparer et de tracer l'ouvrage, le faisant elle-même. Un guide expérimenté trace l'ourlet et le replie sur lui-même, tandis qu'un autre guide ourle, pique et fronce en même temps selon l'exigence du travail.

La *Silencieuse* s'est assuré le concours de guides intelligents et précis, qui exécutent les travaux les plus délicats et les plus minutieux comme les travaux les plus rudes, et qui ont leurs entrées dans les ateliers de lingerie, de couture et de confection aussi bien que dans les châteaux et les maisons particulières. La *Silencieuse* est devenue l'amie de la famille dans les jours heureux comme dans les mauvais jours. Dans les jours heureux, elle brode et soutache les costumes à la mode; elle fait des applications de cuir, de drap et de velours pour des tapis de table et des meubles de salle à manger. Elle fait des rideaux de filet et de guipure, des portières et des lambrequins de tapisserie. Elle confectionne la layette des bébés, le trousseau des jeunes filles qui se marient, le linge de maison. Dans les mauvais jours, la *Silencieuse* devient l'amie du *travail forcé* qu'il faut accomplir sans l'avouer, pour conserver toujours son prestige de femme du monde. Que de travaux de couture elle exécute pour de grands magasins, et qui aident une veuve et ses filles à vivre honorablement! Une fois la journée accomplie, la *Silencieuse* se tait; on la range avec précaution en lui adressant un dernier regard de reconnaissance, et les travailleuses vont en visite.

Un décret du ministre de l'instruction publique devrait rendre obligatoire dans tous les couvents, dans toutes les pensions de jeunes filles et dans tous les ouvriers un cours de machines à coudre, où la pratique de la machine justifierait de la théorie. La *Silencieuse* de *MM. Pollack, Schmidt et C<sup>o</sup>*, par la modicité de son prix (ne coûtant que 225 francs) et par les services importants qu'elle rend au travail à l'aiguille mérite plus que toute autre machine de famille l'attention du gouvernement. Elle est à *navette circulaire* et produit un beau point de piqûre des deux côtés de l'étoffe, et bien qu'à *deux fils*, n'a qu'une seule tension, avan-

lage que ne possèdent pas les navettes courantes.

Le *brodeur* ou couso-brodeur (breveté), et qu'aucune contrefaçon n'a pu atteindre, s'adapte facultativement à la *Silencieuse*. Il n'existe donc pas une seule machine qui puisse lui être comparée.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

L'abondance des matières nous oblige de renvoyer à notre prochain numéro les *Souvenirs de Voyago*, de Mme la vicomtesse de Renneville.

## LITTÉRATURE

### LA SERVANTE

PAR MADAME CAROLINE GRAVIÈRE.

(Suite)

— Oui, je sais : les pauvres gens désapprennent tout ce qui est bon, comme n'étant pas leur lot.

— Hein ! quelle bagarre dans cette maison ? Il est vrai que j'en ai vu bien d'autres.

— Maintenant je vais chercher un domestique qui apportera un déjeuner pour vous et une boisson convenable pour l'enfant ; le plus pressé était de ne pas le laisser mourir cette nuit, et c'est ce que vous avez fait.

J'aviserais ensuite à vous faire changer de chambre ; mais il n'y a plus personne qui commande ici ; on ne peut tirer une parole du maître de la maison, et c'est aujourd'hui l'enterrement ; il l'aura rude ! Je vais voir ce qu'il y a à faire. Attendez-moi, et ne bougez pas.

Le docteur sortit et, bientôt après, envoya à Lise une tasse de café, du pain, et ce qu'il fallait pour préparer l'alimentation artificielle de l'enfant.

Il revint lui-même deux heures plus tard, traînant par le bras une espèce de momie, quelque chose de desséché et d'empaillé, produit du célibat et de la province, une grande tante du comte Pierre, mademoiselle la baronne de Meerbecke.

— Vous dites, chère demoiselle, n'avoir plus ni bras ni jambes. Cela se conçoit. Soixante-six ans, un peu de paralysie, le contre-coup de tous ces désastres. Mais tout s'arrangera très bien, puisqu'il ne nous faut qu'une tête.

Plus vous êtes squelette, exigüe, moins le choléra vous atteindra il ne saurait où mordre. Il faut quelqu'un pour refaire la maison, donner des ordres, représenter un gouvernement quelconque. J'ai naturellement songé à la plus proche parente.

Il n'y a plus personne à qui s'adresser ici. C'est un foyer de peste qui fait fuir tout le monde.

La vieille demoiselle, qui avait obéi toute sa vie aux devoirs de convenance, ne recula pas devant ce devoir de cœur. C'était une bonne âme, pénétrée de compassion et de dévouement.

Elle s'assit au milieu du désordre de la chambre mortuaire sans manifester aucune répugnance.

— Vous dites que je dois rester ici, docteur ? Je ferai certainement, dans un si grand malheur, tout ce qu'exigera l'intérêt de ma famille.

— Très bien. Je vous ai toujours vue obéissante et dévouée ; c'est pourquoi j'ai songé à vous. Je n'ai pas oublié qu'à vingt ans vous avez sacrifié votre inclination pour augmenter la fortune de votre frère.

— Quand on veut qu'un arbre reste droit et fort, il faut en retrancher des branches.

— Maudit droit d'aînesse qui montre encore ses cornes malgré tant de coups de hache !

— Docteur !

— C'est juste. Le moment est mal choisi pour sortir de notre sujet. — Donc, vous vous installez ici, vous prenez les rênes du gouvernement, vous donnez des ordres, vous remontez la maison, car tout le personnel s'est enfui ; vous faites blanchir, savonner, non, plutôt gratter, peindre ces appartements empestés.

Il faut que l'on arrache les rideaux et les draperies au plus vite et que l'on fasse des fumigations. Nous commençons par emporter l'enfant dans l'autre aile ; il y a là pour lui une très bonne chambre donnant sur le jardin et tout à côté un appartement assez vaste pour que vous l'habitiez.

La vieille tante mit ses lunettes pour examiner l'enfant.

— Pauvre petit ! pouvu qu'il survive ! C'est mon seul arrière-neveu, l'héritier de toute ma fortune. Tel que vous le voyez, il est cependant le représentant des deux noms les plus nobles de toute la province et de trois fortunes princières !

— Qu'une bonne nourrice serait mieux son fait !

— Cette jeune fille n'est-elle pas sa nourrice ?

— Pas du tout, c'est une nourrice artificielle, la voisine d'en face qui, par humanité, affronte ici la mort sans avoir l'air d'y songer.

Votre arrière-neveu serait déjà parmi les trépassés sans la présence d'esprit et les soins de cette bonne fille. Nous n'aurions pas trouvé une sœur de charité pour faire ce qu'elle fait. L'état de nourrice, même artificielle, leur paraît sacrilège.

— Docteur docteur !

— Tout cela n'empêche pas que nous soyons ici dans un air empesté. Il est vrai que vous et moi nous sommes assurés contre l'incendie, vous faute de combustible, moi, pour avoir vécu dans le feu. Lisken vient de perdre père et mère du choléra, qui l'a laissée intacte. Reste le petit, mais, né dans un air miasmatique, il est possible qu'il saura y nager comme le poisson dans l'eau.

— Et mon malheureux neveu, le comte Pierre de Marcellis, comment va-t-il ?

— Comme l'on va en pareil cas. L'âme n'est plus dans le corps, pour le moment, mais cela reviendra. La journée sera très fatigante, il n'y a pas de quoi rire de conduire les morts au cimetière par ce temps d'octobre. Le brouillard tombe en pluie fine, c'est comme un fait exprès.

Il va falloir rouvrir le caveau où il a vu descendre père et mère, il y a à peine quinze jours ! Aussi, il est tellement habitué aux morts qu'il ne veut plus entendre parler des vivants. Alors j'ai songé à venir vous chercher.

— Vous avez fort bien fait. Mais procédons à mon installation dans l'autre aile. Y a-t-il quel-  
qu'un pour faire mon service ?

— Votre femme de chambre et votre vieux domestique. En bas, nous avons une demi-douzaine de domestiques de louage, obtenus à prix d'or.

On procéda aussitôt au déménagement. Lise roula l'enfant dans une grande palatine d'hermine trouvée au fond d'une armoire. La baronne de Meerbecke prit le bras du docteur et ils gagnèrent ainsi des appartements plus salubres, à l'extrémité d'un long corridor qui traversait toute la maison.

La vieille demoiselle se trouva assez bien installée et se promit de l'être encore mieux quand elle aurait fait venir quelques meubles dont elle avait l'habitude. Ses serviteurs lui prouvèrent leur attachement, en s'associant à ses nouvelles destinées. Un petit parloir séparait sa chambre de celle qu'occupait Lise avec le petit Armand.

Le docteur envoya un biberon et une nourriture convenable. Vers onze heures, les cloches sonnèrent pour l'enterrement de la jeune comtesse ; on entendit s'ébranler le funèbre cortège, et Lise eut le frisson toute la journée, en se représentant ce que devait éprouver Pierre et en se demandant s'il pourrait y résister.

Ce ne fut que le troisième jour que le docteur put décider le jeune père à venir voir son fils.

Lise eut peine à reconnaître le héros de ses jeunes années. Ce grand deuil, cette pâleur, cette consternation faisaient du comte Pierre un homme qui devait inspirer l'intérêt et le respect dû aux grandes douleurs.

L'abattement avait succédé à l'exaspération, la prostration aux crises. Absorbé par son désespoir, il ne regardait qu'en lui-même, les objets extérieurs le fatiguaient et le tourmentaient. Il ne s'informa pas même pourquoi sa vieille tante se trouvait chez lui et il s'en serait allé sans regarder le petit Armand, si le docteur n'eût dit à Lise de le lui présenter.

Intimidée par l'air sombre du comte, confuse au souvenir des souffrances qu'elle avait éprouvées pour lui sans qu'il s'en doutât, la jeune fille fit quelques pas et tourna le visage de l'enfant vers Pierre.

Il y a des situations qui défient toutes les bizarreries du rêve : Avoir franchi, sans aucune espèce de transition, le seuil de cette demeure pour venir y remplacer la mère ; jouer un rôle dans sa vie à lui, tenir en mains ce qu'il avait de plus précieux au monde ; du martyr de l'amour passif passer tout à coup à l'héroïsme de l'amour qui se dévoue !... Lise n'osa pas regarder le comte, mais pas un pli de sa physionomie ne lui échappa. Il avait beaucoup pleuré, il avait les paupières rougies, les joues pâles et les coins de la bouche affaîssés.

Il dit quelques paroles indécises et banales, et Lise reconnut cette voix qu'elle n'avait guère entendue. Il ne s'aperçut pas même qu'elle fût Lisken Christiaens ; savait-il qu'il y eut une Lisken Christiaens au monde ?

### III

Le choléra fut bientôt en pleine décroissance à Malines, et tout reprit son train accoutumé dans l'hôtel, mais au milieu d'un silence de deuil, car dans les maisons où la mort vient de passer, on a une manière de parler et de marcher particulière ; ni bruit de voix, ni bruit de pas ne troublent la solennité des souvenirs.

On ferma et abandonna tous les appartements du côté de la rue, pour occuper ceux qui donnaient sur le jardin. Pierre habita un côté du rez-de-chaussée formant un aile en retour ; la baronne de Meerbeecke resta à l'étage avec son arrière-petit neveu.

De ses fenêtres, Lise pouvait voir ce qui se passait chez Pierre. Hélas ! il n'avait plus d'habitudes ; plus même le souci de tirer un rideau pour se préserver du soleil ; il n'interrogeait plus l'horizon ; que lui importaient le beau ou le mauvais temps ? Il ne sortait plus, ne recevait plus personne et ne lisait pas même un journal.

Cependant, il avait été impossible, n'importe à quel prix, d'obtenir une nourrice. Pas une ne voulait risquer sa vie au contact de l'enfant que

l'on disait atteint du choléra. On chercha, mais aussi inutilement, une bonne et une gouvernante. Au bout de quinze jours de démarches infructueuses, le docteur crut devoir parler à Lise.

— Le petit ne vient pas mal, dit-il, et le voilà tout accoutumé à l'ararout et à l'eau d'orge. De votre côté, vous le maniez et le soignez comme toutes celles que la nature a faites pour cela. Ce serait grand dommage qu'il tombât en mauvaises mains. Voulez-vous rester et entreprendre de l'élever au biberon ?

Lise crut voir le ciel s'ouvrir.

— Certainement... oh ! certainement ; je suis seule au monde et libre de disposer de moi.

— Oui, même pour mourir, ce que vous avez joliment risqué depuis que vous êtes ici. Mais il n'y a rien de tel que de ne pas y songer. Je suis sûr que vous n'y avez pas pensé ?

— Je n'ai pensé qu'à Armand.

— Voici justement Mlle de Meerbecke. — Mademoiselle, que diriez-vous si Lisken consentait à élever votre petit-neveu ?

— Je crois que ce serait le meilleur parti à prendre, et nous la récompenserions largement.

— Eh ! ce n'est pas cela qu'elle demande, dit le docteur un peu vivement. Il faut avoir du respect pour les pauvres gens qui se dévouent, et ne pas être toujours là une bourse à la main. — A partir de ce jour, je nomme Mlle Lise Christiaens nourrice, bonne et gouvernante du chevalier Armand de Marcellis.

La jeune fille serra l'enfant dans ses bras et mouilla son visage de larmes.

Puis, souriant au docteur et à la vieille tante, elle reprit le cours de ses fonctions avec l'activité calme de toute occupation qui est un vœu. Elle remplit la triple mission dont elle était chargée, ou plutôt elle la résuma en une seule ; elle fut ce qu'est la mère suivant l'intention de la nature et l'exemple de l'Évangile ; elle devina et accomplit tout ce que font les mères pauvres, servantes, de leurs enfants et de leurs maris. La femme riche n'est qu'une mère manquée.

Lise habillait le petit, préparait sa nourriture, le promenait au soleil dans le jardin ; la nuit, elle avait le berceau sous les rideaux de son lit ; elle apaisait ses plaintes par des caresses, des soins et des chansons : toutes nuits sans sommeil, mais qui eurent pour récompense le sourire qui, au bout de trois mois, dit à la mère : Je te connais ! L'enfant était son unique occupation, et elle se fût reproché comme une faute tout ce qui eût pu la distraire de ce souci de son choix.

Cette préoccupation continuelle de l'œil et de l'ouïe, mise au service du cœur, fait arriver l'ins-

tinct maternel aux proportions du génie qui présentent les causes et devine les moyens ; car l'enfant et la mère se comprennent, se développent, se complètent et s'aiment simultanément.

L'œuvre de vie ne s'arrête pas à la naissance ; il serait trop facile de se croire mère au seuil de ce prologue du devoir ! L'allaitement, les veilles, la dentition, les premiers pas, les maladies, l'éducation, l'exemple, le sacrifice sans trêve ni merci, voilà la tâche à remplir. Appelle-t-on héros ou même soldat celui qui paie un remplaçant ?

Armand n'était pas seulement sous l'œil de Lise ; presque toujours dans ses bras, réchauffé par sa chaleur, consolé par sa voix, initié à toutes choses par son regard, il vivait de la vie de la jeune fille et faisait partie de sa personne. Tous deux portaient le grand deuil, et Lise se trouvait à l'aise sous cette livrée de la douleur des Marcellis.

Le docteur lui avait ordonné de frapper chaque matin à la porte du comte pour lui montrer l'enfant ; elle exécutait humblement cet ordre, mais le comte restait impassible, regardait froidement son fils, et au bout de cinq minutes faisait le geste de congé. Sa porte se refermait ensuite, il n'admettait aucune visite, se faisait servir dans son appartement et ne sortait pas.

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

## VARIÉTÉS

### CAUSERIE FÉMININE

L'hiver nous a montré toutes ses rigueurs, la neige est tombée en abondance, le froid a atteint des degrés qu'on n'avait pas vus depuis près d'un siècle, en 1788, à la veille des sinistres événements qui, au nom de la liberté, devaient bientôt ensanglanter la France.

Après le froid, le dégel est venu, les brouillards épais qui abrègent encore les jours déjà si courts. Ah ! les saisons sont impitoyables, il faut absolument qu'elles suivent leur cours. Mais ce bel ordre de la nature, qui nous afflige en ce moment, nous ramènera sûrement le printemps. Le printemps, que de promesses ce mot renferme ; quelle fête pour les yeux ! Il y a deux ans que nous n'avons eu de printemps ! Qui se souvient des lilas de 1871 ? Qui oubliera les horribles scènes de son mois de mai ? N'évoquons pas ces lugubres souvenirs.

Donc l'hiver est commencé, c'est incontestable, et cependant chacun se demande : aurons-nous un hiver ? C'est que par ce mot il n'est pas ques-



tion de la saison où l'on entre, mais des bals, des fêtes, de ce qui fait oublier le froid, la pluie, la boue. Quoique sur ce point on soit dans une grande incertitude, on s'occupe néanmoins de toilettes.

Une femme très répandue et toujours au courant de ce qui se passe, disait l'autre jour :

— Je suis allée à une soirée de contrat, les toilettes étaient aussi ébouriffantes qu'il y a deux ans.

— Comment, lui dis-je, est-ce possible?

— Oui, me répondit-elle, c'est la vérité. Quoique je dusse mettre une robe faite depuis longtemps, que je voulais seulement rafraîchir, pour avoir quelques idées, j'étais allée préalablement faire une visite à Worth (Worth ! entendez-vous ?) et toutes les robes que j'y ai vues dépassaient 1,000 ou 1,200 fr. ; il n'y en avait qu'une de 800 fr., fort simple, il est vrai, sans doute pour une jeune fille.

Ainsi nous allons retomber en pleine extravagance, les folles toilettes vont recommencer ; nous sommes donc incorrigibles ? J'avais rêvé pour le monde de cet hiver, si toutefois il pouvait naître, d'agréables réunions, plus restreintes, moins parées, où les femmes laisseraient un peu plus de place à leurs grâces naturelles et moins aux inventions souvent ridicules des couturiers ou couturières. Le bon goût ne peut-il s'allier à la simplicité ? Je croirais au contraire que les toilettes coûteuses l'excluent le plus souvent. Les belles personnes peuvent ou doivent être simples, les autres (pour ne pas dire le mot) gagneraient beaucoup à ne pas se faire remarquer. Mais le miroir n'est pas aussi vrai qu'on le pense ; il cause d'étranges illusions à ceux qui le consultent avec des regards indulgents, et devient un dangereux conseiller.

Mais, dira-t-on, s'il y a des réunions, quels seront les centres ? Le monde officiel a disparu, on se tient au loin, très absorbé, peu dansant sans doute. Que feront donc à Paris les étrangers, les étrangères, s'ils y viennent encore par un reste d'habitude ? Je crains qu'ils n'y restent pas, car nos fêtes officielles, leur multiplicité et leur éclat, était le grand attrait qui les attirait à Paris et les y retenait. Les réunions restreintes, modestes, sont sans doute les seules que l'on puisse espérer à Paris cet hiver. Mais alors ces belles toilettes, auxquelles on ne peut renoncer, n'auront pas d'emploi, et la moitié de nos femmes, sans parler des étrangères, mourront de douleur et d'ennui !

Paris ne peut vraiment pas exister sans les salons officiels, sans une cour... Mon Dieu que dites-vous ? s'écriera-t-on. Une cour, y pensez-vous ? Mais à une cour il faut un... roi ; vous voulez donc que dans leur rage les républicains brûlent le reste

de Paris ? Ils veulent bien que les députés y reviennent afin d'avoir le plaisir de les mettre en fuite au moment choisi ; c'est une satisfaction à laquelle ils ne renonceront pas facilement, et leur insistance pour ce retour me semble mal cacher leur projet. De sorte que l'on est dans une impasse. Rester à Versailles, c'est tuer Paris ; y revenir, c'est compromettre la sécurité, peut-être l'existence de notre gouvernement. Que va-t-on faire ? Ces questions se résoudreont bientôt, dans quelques jours nous saurons à quoi nous en tenir sur le sort de notre pauvre Paris.

D'ici-là, arrangeons nos maisons négligées ou fermées depuis deux ans, revoyons nos amis et tous ceux qui nous reviennent peu à peu ; souhaitons-nous une nouvelle année, meilleure que les dernières, ce n'est pas être trop ambitieux. Reprenons nos esprits, consolons nos cœurs par de mutuelles espérances ; portons nos regards en avant vers cette résurrection de la patrie que tous ses enfants doivent chercher à préparer, à obtenir du temps, de la ferme volonté des honnêtes gens, des vrais Français. Il en reste encore.

Baronne \*\*\*

## MOSAIQUES ROSES

On lit dans le *Sport* :

Toutes les semaines, il y a belle réception chez le duc d'Aumale et grands dîners.

Dimanche la réunion était fort nombreuse ; plus de deux cents voitures occupaient les abords de l'hôtel. La princesse Zkorstoriska y était coiffée avec les cheveux relevés sur le front et ornés d'une grosse opale avec diamants retenus par un nœud de velours noir ; elle a eu un très grand succès de beauté. La comtesse de Paris portait une robe à raies de velours marron. Son Altesse Royale était coiffée à la d'Orléans avec un peigne et des coques de velours assortis à sa robe, une rose-thé sur le côté ; elle était très belle et d'une correcte élégance.

La veille il y avait eu chez M. Nathani de Rothschild, faubourg Saint-Honoré, un grand dîner. La comtesse de Paris était au nombre des invités ; ainsi que la princesse de Rainneville qui était coiffée à la d'Orléans avec une plume rouge formant paache ; la marquise de Castellane en robe blanche et crêpe de chine relevée sur la jupe. Le dîner a été suivi d'une grande réception dont faisaient partie la comtesse Vigier, Mme Bocher, la jeune comtesse de Behague, etc., etc.

\*\*

L'installation à Cannes de LL. AA. RR. M. le duc et la duchesse de Parme, est, pour cette jolie rési-